

Douce incartade

Clarisse avait couru toute la journée lorsqu'elle entra chez le primeur de sa ville. Comme tous les lundis, elle venait chercher la cagette de légumes de la ferme que la vendeuse âgée lui préparait. La jeune femme poussa la lourde porte, toute essoufflée et échevelée qu'elle était.

— Bonjour madame Petit ! lança Clarisse à l'entrée du magasin.

— Madame, bonjour, lui répondit une voix masculine, inconnue de Clarisse.

Le timbre de voix parut agréable à la cliente. Elle était douce et calme. Clarisse s'avança dans la boutique et découvrit qui lui avait parlé. Il s'agissait d'un homme, sensiblement du même âge qu'elle, dans la trentaine. Elle ne l'avait jamais vu jusqu'à présent.

— Oh, pardon. Bonjour monsieur, bredouilla-t-elle. Je pensais tomber sur madame Petit.

— Il n'y a pas de souci, répondit le monsieur en souriant. Je suis Thomas, son neveu. Je viens d'arriver dans la région et ma tante a gentiment accepté de m'embaucher, en attendant que je trouve un emploi qui corresponde plus à mon domaine.

— Je vois. Bienvenue chez nous, alors, répondit Clarisse en rougissant.

Non, mais qu'est-ce qu'il lui prenait ? La jeune femme avait envie de se secouer. Elle rêvait ou bien elle tombait sous le charme de ce parfait inconnu à la voix si mélodieuse ? Elle devait avouer que son physique n'était pas désagréable non plus. Elle ne pouvait quand même pas s'enticher de cet homme, de cette manière, alors qu'elle-même était en couple depuis plus de dix ans avec son compagnon et qu'ils avaient une petite fille de deux ans. Elle devait couper court au plus vite avec ce vendeur.

— Je viens chercher mon panier de légumes, dit-elle plus froidement qu'elle ne le voulut.

— Bien sûr. Je vais vous le chercher.

Clarisse avait chaud. Elle sentait ses joues rougir sous l'émotion. Elle ignorait quelles émotions dominaient en elle. Était-ce de la joie de ressentir brièvement des papillons dans le ventre ou bien de la honte devant ces sentiments illégitimes ? Elle n'en savait rien. Elle avait hâte de récupérer ses légumes et mettre le plus de distance possible entre Thomas et elle.

— Et voilà le panier ! annonça Thomas, en revenant de l'arrière-boutique.

Clarisse sursauta. Elle lui montra la somme d'argent qu'elle avait déposée sur le comptoir et prit le panier des mains du vendeur. Leurs doigts se frôlèrent quelques secondes. Cela suffit à la jeune femme pour ressentir une décharge à travers son corps. Elle croisa le regard de Thomas. Visiblement, il ressentait la même chose qu'elle. Son visage, à lui aussi, avait viré au rouge. Clarisse paniqua et quitta la boutique en courant. Elle se dépêcha de rentrer chez elle pour se replonger le plus rapidement possible dans son quotidien et oublier ce moment d'égarement.

Le lendemain, Clarisse partit un peu plus tôt de chez elle. La veille, elle avait passé la soirée à ranger et nettoyer la maison que sa petite fille et son compagnon avaient laissée en désordre. Elle s'était couchée, éreintée, alors que son mari jouait en live sur son ordinateur avec ses amis. Pour se rendre à son travail, elle passait tous les jours devant le primeur. Elle savait que ce qu'elle faisait n'était pas correct, mais elle espérait croiser furtivement Thomas.

Cela ne manqua pas. Lorsqu'elle passa dans la rue du primeur, le jeune homme était là. Il sortait les étals de fruits et de légumes. Il la salua d'un grand sourire qui lui donna du baume au cœur. Les papillons dans son ventre dansaient encore plus follement que le jour précédent. Le soir-même, elle s'arrêta de nouveau à la petite boutique. Sans faire trop attention, elle remplit un sachet de carottes.

— Vous n’aviez pas assez de carottes, avec celles que je vous ai données hier ? demanda Thomas.

— Euh... si, mais je voulais cuisiner des carottes râpées, alors j’ai besoin de plus.

Pourquoi lui avait-elle dit ça ? Elle devait passer pour une débile à ses yeux. Il lui sourit et la laissa se promener dans le magasin.

Les jours suivants, se saluer et discuter quelques minutes devint leur rituel. Ils attendaient tous les deux ces moments volés avec empressement.

Mais la vie reprit doucement son cours. Une nouvelle semaine commença et apporta avec elle le retour de madame Petit. Son neveu avait finalement trouvé un travail ailleurs en ville et ne viendrait plus ici. Clarisse fut triste d’apprendre cette nouvelle. Cependant, son côté sage lui fit entendre raison. Il en était certainement mieux ainsi. Même si son quotidien ne la rendait pas vraiment heureuse en ce moment, elle culpabilisait de cacher cette rencontre à son compagnon. Et puis, sa petite fille avait besoin de ses deux parents. Clarisse se promit d’oublier Thomas et d’être la compagne et la mère parfaite qu’elle tentait d’être. Elle rentra donc chez elle et s’occupa de sa famille et de sa maison, comme elle le faisait depuis des années, tout en s’oubliant elle-même.

Raimon

Régalon le maladroit

Régalon est un ogre. Comme tous les ogres, il souffre du défaut d’aimer manger. De plus, Régalon se targue d’être un gourmet. Ce qui lui pose des problèmes, car même les bons petits plats de Mamogre ne sont pas toujours à son goût.

— Tu n’as qu’à cuisiner toi-même, lui dit un jour sa mère désespérée.

Régalon hésite, mais finit par suivre le conseil maternel et décide de préparer sa propre soupe :

— Une soupe, ce sont des trucs mis en vrac dans une casserole !

Telle est la recette de Régalon, qui commence par réunir tout ce qui lui tombe sous la main : des parapluies, des bottes, un vieux vélo, des outils du jardin. Il fourre ces ingrédients dans un grand faitout, un faitout à la taille des ogres, car Régalon pèse déjà près de cent kilos, à seulement huit ans.

Bien vite, l’impression le saisit qu’un ingrédient manque dans sa soupe, un ingrédient essentiel :

— Évidemment que bien sûr, elle ne peut pas bouillir sans eau !

Régalon tend le bras dans le ciel et arrache deux petits nuages qu’il envoie dans la marmite.

Après une heure de cuisson, il plonge une grande cuillère et goûte le bouillon :

— Ah, quelle horreur !

Il n’ose pas demander à sa maman comment rectifier sa mixture. Il est malheureux, très malheureux, si malheureux qu’il se condamne lui-même à dormir sans manger.

Le lendemain, le ventre vide, Régalon cherche une recette plus simple et se souvient avoir vu sa mère préparer des crêpes, les jours où elle n’a pas envie de cuisiner :

— Si elle fait ça, c’est parce que c’est facile. Elle casse des œufs dans un saladier ; elle rajoute de la farine et du lait. Après, on verra...

Le premier œuf ne se brise pas, mais envoie le saladier en mille morceaux. Au bruit qui éclate dans sa cuisine, Mamogre surgit et s’écrie :

— Mais qu’est-ce que tu fabriques ? Pourquoi casses-tu le saladier avec ces pierres ?

Régalon avait ramassé des rochers qu’il avait confondus avec des œufs.

Décidément, la cuisine n'est pas faite pour lui ni la réciproque. Il juge préférable de s'en tenir aux plats de Maman et chercher une autre occupation.

Avant le souper, Régalon traîne dans le chemin et rencontre un peintre, installé avec son chevalet face à la vallée. Le petit ogre admire l'œuvre de l'artiste ; il est enthousiaste devant le tableau où les prairies s'étirent sur la toile, où les traits deviennent des arbres, où les eaux s'écoulent dans la cascade. Il trouve même que la peinture est magique. Il imagine aussitôt créer de grandes œuvres lui-même.

Régale attrape un drap qui sèche sur une corde et décrète que c'est sa toile. Il prend les couleurs de la nature, les jette sur la toile et mélange tant de nuances qu'elles finissent par se confondre. Tant de pigments sont étalés qu'ils débordent de tous côtés.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclame le peintre. Pourquoi transformer la nature ? On ne reconnaît plus rien !

Les villageois, d'abord étonnés, sont vite scandalisés, les explications du barbouilleur ne les satisfont pas. La déception fait place à la colère. Il a changé la couleur de toutes les fleurs de façon insensée : les roses sont bleues, les marguerites violettes et les coquelicots blancs. Croyant peindre le paysage, Régalon a aspergé la peinture magique sur la flore avec son pinceau géant.

— Puisque c'est ainsi, tu resteras avec moi, décrète Mamogre qui se désespère de voir son garçon aussi vorace qu'impertinent. Tu m'aideras au jardin, au lieu d'aller jouer avec tes camarades. Ça t'apprendra.

La punition est immédiate, mais la leçon ne dure pas longtemps, car trois jours plus tard, Mamogre découvre ses citrouilles de la taille des voitures et ses carottes plus grandes que les arbres.

— Mais qu'est-ce que tu as fait pour en arriver là ?

Régalon espérait donner "un petit coup de pouce" aux légumes, il a fouillé l'abri au fond du potager et déniché une potion de croissance. Au lieu d'en verser un godet dans l'arrosoir, il a arrosé le produit dans les allées, et comme la terre absorbait la potion, le fumiste légumiste insistait jusqu'à la dernière goutte.

Mamogre ne sait plus comment occuper son fiston si turbulent et si maladroit. Elle l'envoie dans sa chambre où il restera jusqu'à la fin des vacances.

Régalon n'a plus que les livres pour se distraire ; il finit par en aimer les histoires, surtout celle d'un ogre qui grandit en sagesse, grâce à la soupe de légumes que lui prépare sa maman, et qui passe ses journées à colorier des dessins.

Régalon aimerait lui ressembler, mais saura-t-il l'imiter sans faire de bêtises ?

Aubin Féret

Une résidence de vacances

Les vacances ont débuté depuis deux jours. La famille de Max le conduit dans la résidence de vacances qu'il fréquente depuis plusieurs années. Le logement est situé dans une propriété nichée au fond d'un bois. Loin des routes et des habitations, le village qui l'abrite ne compte que soixante-cinq habitants. À l'entrée du domaine, un grand chalet héberge le secrétariat, garantissant l'accueil des vacanciers. Plus loin, on aperçoit une série de petits bungalows individuels répartis dans un grand parc arboré. Le personnel qui y travaille est très attentif au bien-être de chacun des pensionnaires. Max vient d'avoir quinze ans et jusqu'ici semble toujours heureux de retrouver les lieux. À

peine arrivé sur place, il n'a plus un regard pour sa famille et s'empresse de rejoindre ceux qu'il va fréquenter pendant deux semaines.

Dès le lendemain de son arrivée, il fait la connaissance de Maya dont c'est le premier séjour. Ils ont presque le même âge et tout de suite, il est attiré par elle et réciproquement. Après quelques jours, tout le monde a remarqué qu'ils aimaient se promener ensemble dans le parc. Quand des jeux de ballon sont organisés, ils y participent un moment avec les autres, mais ensuite préfèrent s'éloigner pour se reposer dans l'herbe en tête à tête. Leur entente est parfaite et leur couple devient vite indissociable. Entre eux, jamais la moindre petite altercation, comme c'est souvent le cas entre certains jeunes qui veulent dominer les autres et imposer leur loi dans les groupes. Bientôt, le personnel a conscience d'assister à la naissance d'une belle idylle entre deux êtres qui paraissent faits l'un pour l'autre. Tout le monde a du plaisir à les regarder tant leur affection est palpable. Dès leur réveil, ils se retrouvent, prennent leur repas côte à côte et ne se quittent plus de la journée. Désormais, à n'importe quelle heure, là où on aperçoit Max, Maya n'est jamais loin. Le soir, avant de regagner chacun leur bungalow, ils s'installent l'un contre l'autre et regardent distraitemment la télévision programmée pour calmer certains jeunes, un peu trop agités avant le coucher.

Les deux semaines se terminent. Ceux que tout le monde appelle « les amoureux » sont toujours aussi proches l'un de l'autre. Hélas, leur séjour s'achève. Bientôt, chacun retournera dans sa famille. Max et Maya se reverront-ils l'année prochaine ? Pas sûr. Il y a tant d'incertitude. Les dates de vacances de leurs familles respectives seront-elles les mêmes l'année prochaine ? Leur famille acceptera-t-elle de les confier pour ce type de résidence avec un an de plus ? Le vétérinaire n'a-t-il pas déclaré que la race de Max vivait jusqu'à maximum, quatorze, quinze ans ?

Michèle Peyrat

Le chemin de Bob

Écoutez bien, au pays de Merlin, il faut trouver le bon chemin.

Bob vit à la lisière de la forêt, auprès des animaux et des plantes ; il cultive son potager, élève ses poules et cuisine toute la semaine des crêpes et des gâteaux, comme les faisait sa maman. Bob dévore, avec avidité et sans mesure, tout ce qui est sucré, c'est son grand défaut ; il mange tant qu'il est devenu plus grand et plus gros que tous les humains alentour. Cela ne le gêne pas, sauf quand il va à la ville, car à son passage, il entend de méchants commentaires :

— Attention, voici l'ogre, rentrez les enfants ! Il est tellement glouton qu'il pourrait vous manger.

Dans sa maisonnette, Bob n'a pas de miroir, il ne se soucie pas de son apparence. Le matin, il se débarbouille avec un broc d'eau, puis enfle son immense pantalon et son T-shirt XXXXXXL. Il ne fait pas attention aux tâches, son vêtement porte la trace de ses recettes. Les mamans le voient passer d'un mauvais œil :

— Ne vous approchez pas et ne lui parlez pas, c'est un sauvage, il est sale et dangereux.

Bob se rend au village pour faire des courses, acquérir tout ce qu'il ne produit pas lui-même : de la farine, du beurre et du lait. Il y va avec une petite charrette, qu'il tire derrière son très grand vélo, et revient avec un lourd chargement.

Ce jour-là, il y a eu plein de monde à l'épicerie, les vacanciers ont dévalisé la boutique. Il ne reste plus que deux paquets de farine, une demi-livre de beurre et trois litres de lait. Bob est très contrarié, il ne va pas pouvoir tenir longtemps avec si peu, il faudra revenir vite. Quelque chose

d'autre le tourmente. À chaque visite en ville, il achète des pots de caramel au beurre salé, en grande quantité, car il en met partout sur ses crêpes et ses gâteaux, parfois même il le déguste à grandes cuillerées, rien que pour le bon goût de cette friandise. Horreur, le Touriste a tout acheté, il n'en reste plus un seul. Bob n'aime pas le Touriste : il parle fort, jette ses détritux dans la nature et piétine les fleurs, les commerçants lui font des courbettes et après son passage, il n'y a plus rien. À sa demande, l'épicière vérifie sa boutique, puis l'arrière-boutique, pour y chercher la précieuse marchandise, mais sans succès. Elle ne sera pas livrée avant deux semaines, en espérant que son fournisseur ne soit pas en rupture de stock ! Bob est catastrophé, il n'en a plus du tout à la maison, comment va-t-il survivre ?

L'épicière aime bien Bob, c'est un très bon client. Elle lui donne ce conseil :

— Va donc voir l'ancienne qui habite à la sortie du village, elle pourra peut-être t'aider.

La vieille femme, sollicitée, écoute Bob lui exposer son problème, griffonne sur une feuille un peu jaunie, puis la lui tend avec cette parole énigmatique : trouve la source du caramel en suivant le chemin de ton cœur.

Sur le papier, deux ruisseaux, l'un de lait, l'autre de sucre, coulent en direction d'une maison près d'une forêt. Alors Bob se met en quête, il se promène dans la campagne et regarde les maisons et leurs habitants. Il remarque un grand troupeau de vaches, s'approche et découvre le nom de la ferme, la Source de Lait. Tout content, il se dirige vers l'étable et s'adresse à la fermière qui baratte la crème.

— Voici ma première source, dit-il, le beurre est produit avec le lait. Mais où vais-je trouver du sucre ?

La paysanne l'oriente vers la maison du Pain de Sucre, en indique la direction et lui souhaite bonne route. C'est la première fois depuis longtemps que Bob échange avec un habitant des environs. Il remercie la femme et, sur son conseil, achète du bon beurre tout frais et un peu de crème, puis il continue sa quête.

Le Pain de Sucre est une maison étrange qui exhale un parfum suave de sucre chaud. À l'extérieur, des bonbons de toutes les couleurs forment des mosaïques. Bob s'approche, craintif, il découvre une grande cuisine où bouillonnent des chaudrons en cuivre ; une jeune fille, très grande et très ronde, tourne une longue cuillère de bois dans la préparation en cours.

— Bonjour, sauriez-vous faire du caramel au beurre salé ? Je vous apporte du beurre et de la crème toute fraîche.

— Rien de plus facile, lance gaiement la jolie Léa.

Prenant une nouvelle casserole, elle entre alors dans une danse, verse le sucre, le fait fondre et changer de couleur, puis ajoute le beurre et la crème. Un délicieux parfum s'élève et parvient aux narines de Bob qui en chavire de plaisir.

— Vous êtes une fée ! Je ne savais pas que c'était possible, et si simple, de cuisiner cette douceur.

— J'aimerais tant connaître d'autres recettes, faire des gâteaux, des crêpes, régaler mes copains autrement qu'en bonbons.

— Échangeons nos savoirs, ce sera merveilleux, conclut Bob enthousiaste. J'habite juste de l'autre côté de la clairière, mais jamais je n'étais venu par ici.

À partir de ce jour, Bob et Léa échangèrent leurs secrets culinaires et devinrent de très grands amis.

Avez-vous entendu ? Au Pays de Merlin, ils ont trouvé le bon chemin.

Élisabeth Guélaën